



HAL
open science

L'histoire des Toubou ... perdue dans les sables ?

Catherine Baroin

► **To cite this version:**

Catherine Baroin. L'histoire des Toubou ... perdue dans les sables?. GUTIERREZ Manuel; de FAUCAMBERGE Elodie; COULIBALY Elisée. La recherche archéologique en Afrique: hommage au Professeur Jean Devisse, Maison d'Archéologie et d'Ethnologie, Equipe Ethnologie préhistorique, pp.119-128, 2015. halshs-03977002

HAL Id: halshs-03977002

<https://shs.hal.science/halshs-03977002v1>

Submitted on 15 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"L'histoire des Toubou ... perdue dans les sables ?"¹

Résumé

Nombreux furent les thèmes de recherche abordés par les étudiants de Jean Devisse, et vastes les régions géographiques concernées. Leur cartographie montre que l'Afrique occidentale est fortement privilégiée dans cette masse impressionnante de savoir accumulé. Parmi les travaux qui portent sur les zones les plus orientales, se distingue une seule thèse sur le Tchad. Soutenue par un étudiant tchadien, AHMED Mahamadi, en 1993, elle porte sur l'histoire ancienne des Toubou, peuple de pasteurs qui occupe un quart du Sahara au nord du lac Tchad. Sur ce sujet difficile, la thèse en question dresse un tableau partiel et partial dont la critique s'impose.

Au-delà de cette analyse critique, nous nous efforcerons de reprendre la question de l'histoire des Toubou dans sa globalité, tout en soulignant la minceur des sources disponibles. À cette fin nous procéderons par tranches historiques successives, dressant pour chaque période un inventaire des sources assorti de leur bilan critique. Ainsi tenterons nous d'esquisser ce que nous savons et ce que nous ne savons pas de cette histoire, largement perdue dans les sables du désert.

Abstract

"The history of the Tubu ... lost in the sands?"

Jean Devisse's students tackled a wide range of research topics, and the geographical regions concerned were vast. Their cartography shows that West Africa is strongly privileged in this impressive mass of accumulated knowledge. A single thesis on Chad stands out among the works on the easternmost areas. Defended by a Chadian student, AHMED Mahamadi, in 1993, it deals with the ancient history of the Tubu, a pastoral people who occupy a quarter of the Sahara north of Lake Chad. On this difficult subject, the thesis in question paints a partial and biased picture that needs to be criticised.

Beyond this critical analysis, we shall endeavour to take up the question of the history of the Tubu in its entirety, while emphasising the scarcity of available sources. To this end, we will proceed by successive historical sections, drawing up an inventory of sources for each period, together with a critical assessment. In this way we will attempt to sketch out what we know and what we do not know about this history, which is largely lost in the desert sands.

Les Toubou sont un peuple d'éleveurs nomades qui occupe, à l'est des Touareg, un quart du Sahara, entre le lac Tchad et la Libye (Baroin 1985, 2003). Ils se subdivisent en deux vastes groupes apparentés, les Teda au nord et les Daza au sud. Entre les uns et les autres, les similitudes sont nombreuses et les échanges multiples même si les Teda, en tant que sahariens, sont plutôt éleveurs de dromadaires, tandis que les Daza associent à cet élevage, en zone sahélienne, celui des bovins. Du petit bétail s'y ajoute souvent dans les deux cas.

¹ BAROIN, C. 2015. "L'histoire des Toubou ... perdue dans les sables ?", in GUTIERREZ Manuel, de FAUCAMBERGE Elodie, COULIBALY Elisée (eds.), *La recherche archéologique en Afrique : hommage au Professeur Jean Devisse*, Nanterre, Equipe Ethnologie préhistorique - thème Afrique (ArScAn - UMR 7041), Maison d'Archéologie et d'Ethnologie, pp. 119-128.

Le critère qui différencie le mieux les Teda des Daza est celui de la langue : ils parlent deux dialectes distincts mais proches, le *teda-ga* et le *daza-ga*. Ensemble, ces deux parlers sont considérés comme formant une même langue appartenant au phylum des langues nilo-sahariennes. Mais de nombreuses migrations, entre le nord et le sud de ce vaste ensemble géographique, ont compliqué ce tableau : certains Teda descendus vers le sud sont devenus locuteurs du *daza-ga* ou inversement. C'est pourquoi, au Tchad, cette complexité est prise en compte par l'utilisation d'autres termes : on parle des Daza-ga-da (ou Daza-ga-ra) pour désigner globalement tous ceux qui parlent la langue des Daza, quelle que soit leur origine, par opposition aux locuteurs de la langue teda, les Teda-ga-da. Ces appellations témoignent des difficultés qu'il y a à cerner l'identité de certains groupes, au sein de ce vaste ensemble de populations pastorales. C'est au contraire pour insister sur l'unité culturelle qui s'observe entre elles que je préfère utiliser le terme de Toubou, largement employé par ailleurs (fig. 1).

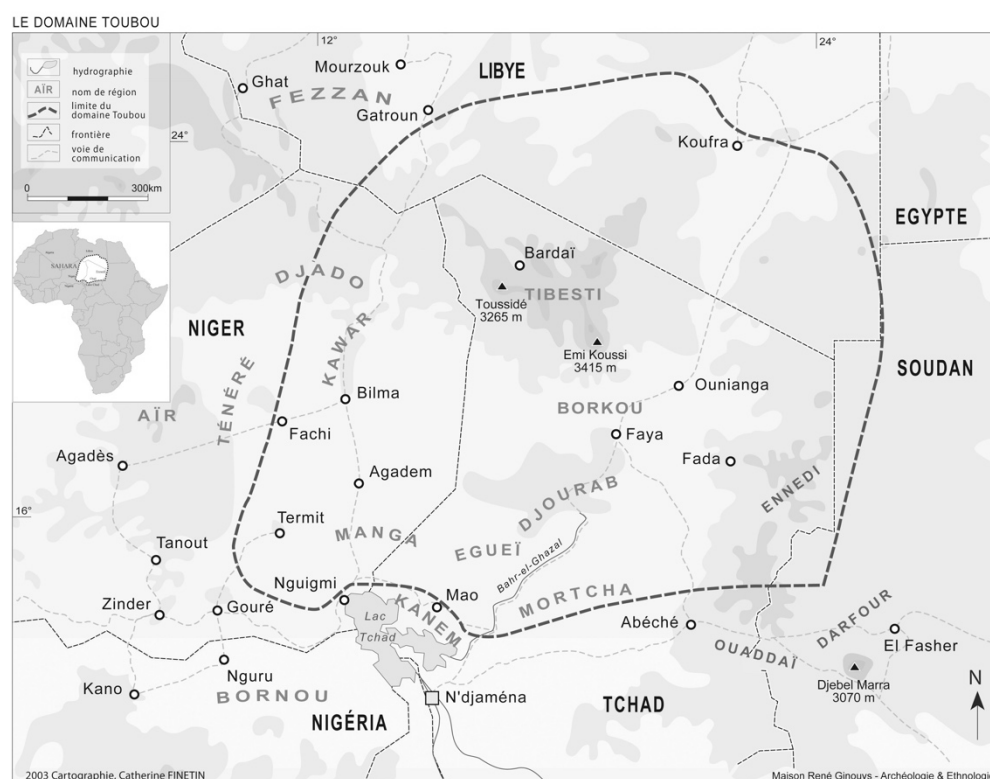


Fig. 1 - Le domaine toubou

D'où viennent les Toubou ? Telle est la question récurrente qu'ils se posent, et m'ont souvent posée, tant l'angoisse des origines est une constante chez l'être humain. J'étais bien incapable de répondre. L'absence de présentation historique fut d'ailleurs une critique faite à ma thèse d'anthropologie sociale, *Anarchie et cohésion sociale : les Daza Keshherda du Niger*, lors de sa soutenance à Nanterre en 1982. J'y ai effectivement éludé le volet historique, parce que j'ai personnellement fort peu enquêté à ce sujet, et que les données historiques sur les Toubou sont très minces. Mais aujourd'hui, l'occasion m'est donnée de combler cette lacune et d'esquisser un rapide bilan de ce que nous savons sur l'histoire des Toubou.

En premier lieu, que disent les Toubou eux-mêmes de leur histoire ? Ils sont, à vrai dire, peu loquaces à ce propos, car ce n'est pas leur sujet majeur de préoccupation. Ils s'intéressent

davantage aux problèmes du présent, aux affaires de famille et de bétail, qu'à l'évocation de leur passé. Les Toubou par ailleurs sont tous musulmans et de ce fait, comme un grand nombre d'autres musulmans d'Afrique, ils se disent venus du Yémen. C'est, bien sûr, la région prestigieuse par excellence, mais rien ne vient appuyer cette assertion.

Lorsqu'on demande à un vieil homme toubou de raconter l'histoire de son groupe, il produit, s'il en est capable, un discours quelque peu stéréotypé. Il énumère le plus souvent une série de *razzia* : « Mes ancêtres habitaient tel endroit, ils sont allés à tel endroit où ils ont razzia le groupe x, ils ont tué x personnes, ont emmenés x chameaux, puis ils sont allés à tel autre endroit, où ils ont attaqué par surprise tel autre groupe et razzia tout leur bétail, etc. ». Le premier problème est d'identifier les lieux et les groupes mentionnés, difficulté récurrente lorsqu'on cherche à cerner l'histoire de ces nomades.

Le problème du repérage, d'une part, porte sur les noms de lieux. Ceux-ci sont innombrables, dans les espaces immenses qu'occupent les Toubou, et peuvent être désignés par des noms différents selon les locuteurs. Les cartes françaises, pour leur part, ne facilitent pas toujours l'effort de localisation. Au Niger par exemple, les puits occupés par les Toubou sont souvent mentionnés par des noms *peul*, qui sont sans rapport avec les noms toubou utilisés localement. Ces erreurs sont liées au fait que les guides, qui accompagnaient les Français lors de l'établissement de ces cartes, étaient plus souvent des *Peul* que des Toubou. Interrogés sur les noms de ces lieux qu'ils ne connaissaient pas, ils donnaient au hasard un nom dans leur propre langue. C'est ainsi que de nombreux noms figurant sur les cartes, dans l'Est du Niger tout au moins, ne correspondent pas aux termes par lesquels les pasteurs locaux les désignent. En dehors des plus grands oasis et des lieux connus de tous, ces cartes ne facilitent donc pas la localisation des événements de l'histoire toubou.

Les difficultés de repérage tiennent aussi à l'extrême diversité des tribus, clans, sous-clans, lignages, groupes de parenté qui s'observent chez les Toubou, sans parler du caractère très instable de leurs alliances stratégiques. Ces groupes souvent de petite taille fluctuent dans le temps et l'espace, et leurs généalogies ou liens d'alliance sont difficiles à établir. L'enquête est d'autant plus épineuse qu'un même groupe peut être appelé de divers noms selon la langue et l'identité du locuteur.

Le terme d'« anarchie », dans le titre de ma thèse, reflète bien cette situation. Il renvoie aux difficultés qui se posent pour cerner les unités sociales, chez ces pasteurs. Il ne s'agit pas là de problèmes ponctuels, mais de caractéristiques structurelles, inhérentes à la société toubou. En effet, les Toubou sont anarchiques au sens étymologique du terme (absence de commandement), en ce sens qu'il n'existe chez eux aucun pouvoir coercitif. Ce point essentiel est récusé par AHMED Mahamadi, étudiant de Jean Devisse qui a soutenu une thèse en 1993 sur l'histoire ancienne de ce peuple. Il juge sans doute ce qualificatif trop peu flatteur. Mais il n'est pas moins vrai que chaque homme toubou se considère comme son propre chef, et ne se sent tenu d'obéir à personne. Cette situation ne complique pas seulement les tentatives pour retracer leur histoire. Elle fut aussi l'un des problèmes majeurs auxquels se trouvèrent confrontés les Français, quand ils cherchèrent à asseoir leur autorité sur ces pasteurs très mobiles. Il leur fallait les réduire un à un, au contraire des Touareg chez lesquels la soumission d'un chef suffisait à garantir celle de tout son groupe. Néanmoins, l'absence d'autorité des chefs chez les Toubou n'est pas synonyme de désordre, et c'est d'ailleurs l'argument majeur de ma thèse, où j'ai montré que la cohésion sociale entre parents est la contrepartie de l'anarchie politique.

En raison de ce problème de repérage des groupes et des lieux, qui à lui seul est un véritable casse-tête, l'exploitation des sources orales pour retracer l'histoire des Toubou pose d'épineux problèmes. De plus ces sources sont assez minces, en raison du manque d'intérêt de ces nomades pour leur histoire, souligné plus haut. Elles ne sont pourtant pas inexistantes, et nous devons à quelques militaires français² de les avoir partiellement consignées par écrit, au Tibesti notamment, après la conquête coloniale.

Quant aux sources écrites, elles sont bien minces également. Nous avons affaire à une population nomade, analphabète, et islamisée tardivement. Les Toubou sauf exception ne parlent ni n'écrivent l'arabe, et ils sont, encore aujourd'hui, en grande majorité illettrés. Quant à leur propre langue, qu'il s'agisse du *teda-ga* ou du *daza-ga*, ce n'est pas une langue écrite. Les sources écrites sur leur histoire émanent donc d'observateurs extérieurs. En dehors des sources antiques, dont il n'est pas certain qu'elles concernent les Toubou –j'y reviendrai plus loin–, il s'agit d'observations de quelques voyageurs arabes, puis européens à la fin du XIX^e siècle. Quant aux archives coloniales, elles sont dans leur ensemble remarquablement évasives sur l'histoire et la culture des Toubou, et de surcroît très négatives à leur égard. En dehors de rares exceptions, la plupart se bornent à signaler leurs incessants méfaits, raids et vols de bétail.

Face à ces difficultés et à la minceur générale des données, il semble hors de portée de retracer une histoire détaillée et complète des Toubou. Une telle entreprise n'a d'ailleurs jamais été tentée. Tout au plus, pouvons-nous ébaucher un bilan de ce que nous savons à ce propos. Dans le cadre ici imparti, je me bornerai à un point rapide sur cette question. La démarche la plus simple sera de distinguer quelques grandes tranches de temps, et d'examiner pour chacune de quelles sources nous disposons. J'évoquerai ainsi successivement la préhistoire, l'antiquité, les siècles passés, la période coloniale (XIX^e siècle), puis l'histoire moderne depuis l'indépendance.

1 - La préhistoire

La formation du peuple toubou remonte-t-elle à la préhistoire ? Rien n'est moins certain. Il est vrai que Toumaï, *Sahelanthropus tchadensis*, primate daté de 7 millions d'années, a été trouvé en plein cœur du pays toubou actuel. Ce précurseur d'*homo sapiens* vivait dans un paysage vert et humide, sans commune mesure avec le Sahara d'aujourd'hui. Mais si la présence humaine est très ancienne au Sahara, rien ne prouve que cette région soit aussi le berceau des Toubou.

Toujours est-il que l'histoire de ce peuple est indissolublement liée à celle de l'histoire du climat saharien, dont on sait retracer les variations sur le très long terme (Le Quellec 1998 : 183 *sq.*) comme sur les siècles et les périodes plus récents. Si l'on ignore quand débute l'histoire des Toubou, et donc à partir de quelle période il y a lieu d'associer leur histoire à celle du climat, il est clair que les variations de pluviométrie affectent et ont affecté fortement leur vie quotidienne et leurs déplacements à toutes les époques et jusqu'aujourd'hui.

L'étude des gravures et peintures rupestres du Sahara est-elle susceptible d'apporter des indications sur l'histoire des Toubou ? Le Quellec les subdivise en deux catégories, les plus anciennes antérieures à 4000 BP et les plus récentes postérieures à cette limite. Les unes

² En particulier le lieutenant Requin (1935) et le colonel Schneider (1936, 1939).

comme les autres sont attestées dans l'espace aujourd'hui occupé par les Toubou, le massif du Tibesti au nord du Tchad et celui de l'Ennedi à l'est (Le Quellec 1998 : carte p. 193). Toutefois, ces dates sont si anciennes que rien ne permet d'affirmer que les auteurs de ces œuvres rupestres étaient des Toubou.

Sur le très long terme de l'histoire africaine, les données de la linguistique apportent des informations plus exploitables. Il est établi que les langues africaines se partagent en quatre grands phyla : l'Afro-asiatique, le Niger-Congo, le Khoisan et le Nilo-saharien. La langue des Toubou appartient à ce dernier groupe. Les langues khoisan (langues à clics) sont les moins nombreuses et probablement les plus anciennes. Elles sont aujourd'hui résiduelles, et géographiquement englobées dans le phylum Niger-Congo. Les phyla Afro-asiatique et Niger-Congo occupent les surfaces les plus vastes du continent africain. Entre les deux, les langues nilo-sahariennes ont l'allure d'un sandwich écrasé vers le sud-est (cf. fig. 2 - carte des langues africaines). Dans ce groupe très hétérogène, la langue des Toubou constitue l'élément le plus septentrional. Par ce classement linguistique, elle s'apparente donc clairement aux langues parlées en Afrique orientale, dans la haute vallée du Nil et le sud de l'actuel Soudan.

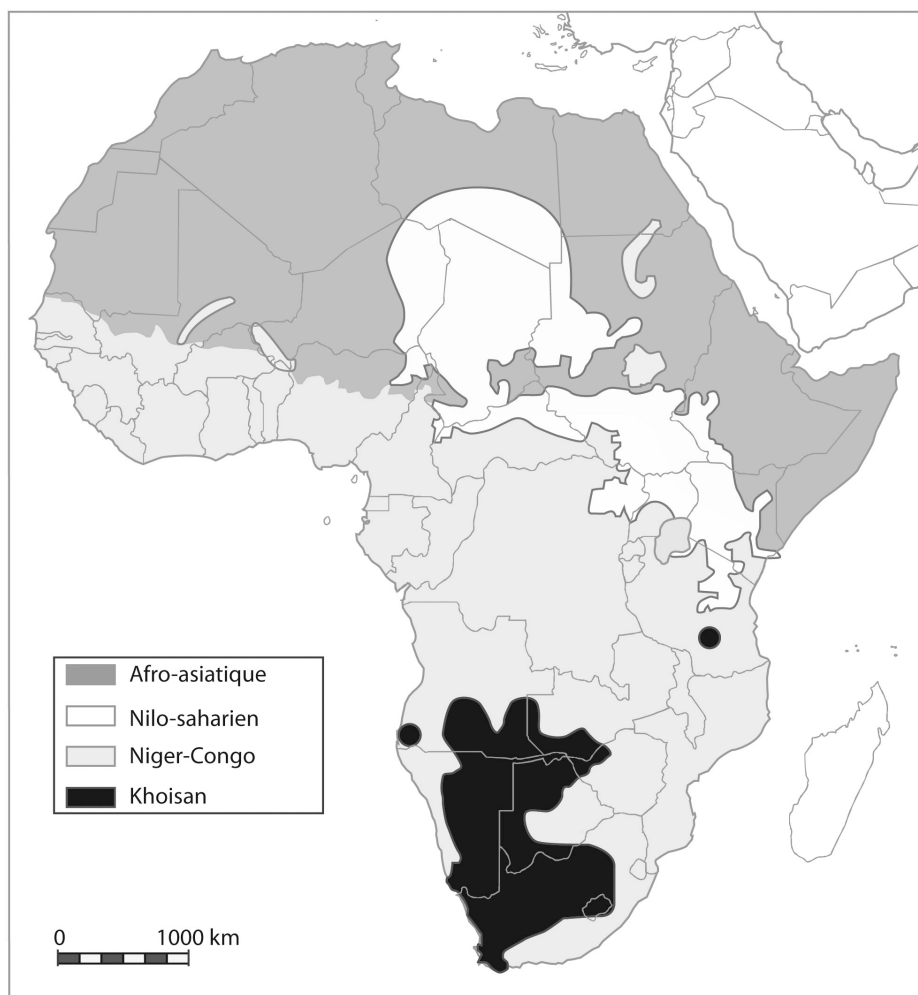


Fig. 2 - Les langues africaines

D'autres données culturelles actuelles orientent dans le même sens. Tel est le cas de la règle de mariage, qui chez les Toubou interdit toute union dans la proche parenté. Cette règle, ainsi que le système d'échanges matrimoniaux de bétail qui lui est lié, oppose les Toubou à toutes

les autres sociétés pastorales géographiquement les plus proches, au nord et à l'ouest, qu'il s'agisse de locuteurs de langues afro-asiatiques comme les Touareg ou les Arabes, ou de langues Niger-Congo comme les Peul (Baroin 1985 : 190). La question matrimoniale, il faut le souligner, n'est pas un détail mineur, car elle traduit une logique sociale essentielle. Or il y a bien, sur ce point, un hiatus total entre les Toubou et ces autres nomades saharo-sahéliens qui les entourent. Mais du point de vue historique, le problème est qu'il est évidemment impossible de dater la mise en place de cette spécificité matrimoniale des Toubou. Ce genre de sujet n'a pas coutume d'intéresser les historiens, et il serait de toute façon bien difficile d'imaginer qu'une telle caractéristique remonte à la préhistoire !

Toujours est-il que sur le temps long de la préhistoire, d'autres données pourraient aider à situer l'origine des Toubou, si des recherches étaient menées un jour en ce sens. La génétique anthropologique pourrait y contribuer. L'exemple à suivre serait celui d'Alain Froment au Nord-Cameroun (2007). Comme l'explique ce chercheur, « grâce aux mutations spontanées qui surviennent constamment sur l'ADN, support de l'information génétique, présent sous forme de chromosomes dans le noyau et les mitochondries de toutes nos cellules, on peut en effet définir des groupes de personnes porteuses de la même mutation et qui donc descendent d'un même ancêtre » (2007 : 76). Cette méthode a permis d'établir que 27 % des gènes des Peul du Nord-Cameroun sont communs avec les habitants du Moyen-Orient, résultat qui vient à l'appui de leur revendication d'une origine moyen-orientale. À une période plus récente au contraire, on sait que les Peuls ont migré en sens inverse, du Sénégal vers l'est. Cet exemple témoigne de l'ampleur des migrations qui peuvent se produire, sur le long terme, en Afrique. Il nous incite à la prudence dans toute tentative de situer l'origine géographique d'une population, quelle qu'elle soit.

En l'absence de pareilles données sur les Toubou, nombre d'observateurs ont constaté chez eux des caractères physiques qui les rapprochent des Nilotes : silhouette élancée, minceur, muscles peu saillants, ossature fine, peau fine et en général peu foncée, pommettes saillantes, yeux en amande, cheveux peu crépus. Cet ensemble de détails morphologiques, à défaut de constituer des preuves, sont des indications qui concordent avec les données linguistiques.

Il ressort de ce qui précède que si aucune méthode solide ne permet de situer avec certitude l'origine du peuple toubou, ni dans le temps, ni dans l'espace, les données de la linguistique et de l'anthropologie physique orientent plutôt vers une parenté de ces pasteurs sahariens avec les populations nilotiques d'Afrique de l'Est. Voyons maintenant ce qu'il en est pour la période antique.

2 - L'antiquité

Au V^e siècle avant J.-C., Hérodote mentionne un peuple de « Garamantes », habitants d'un oasis situé dans l'actuelle Libye, à 10 jours au sud-ouest d'Augila. Ces Garamantes, équipés de chars à quatre chevaux, faisaient la chasse à des « Egyptiens troglodytes » particulièrement rapides à la course à pied. Jean Chapelle, qui cite cette source, veut voir dans ces Egyptiens troglodytes les ancêtres des Toubou. Il se base sur quelques détails : leur agilité, leur habitat montagnard et les tonalités aiguës de leur langue, qu'Hérodote compare aux cris de chauves-souris (Chapelle 1957 : 36). Pour autant, ces indications sont bien minces pour étayer une hypothèse sérieuse.

Ce sont des indices tout aussi ténus qui poussent AHMED Mahamadi, dans sa thèse soutenue avec Jean Devisse (1993), à considérer que les Garamantes eux-mêmes sont les ancêtres des Toubou (p. 276 *sq.*). L'espace nous manque ici pour mener une critique exhaustive de sa démarche, qui passe insensiblement, de minimes détails plaidant en la faveur d'une telle hypothèse, vers une assertion catégorique. Nous n'en donnerons qu'un exemple. Ahmed considère que le terme « Garamante » n'est rien d'autre que l'équivalent de Karra-ma, où *-ma* est un suffixe désignant une population, comme il en existe plusieurs exemples dans le bassin du Tchad. Il en déduit que les Garamantes sont tout simplement les Karra, peuple qu'il se propose d'étudier, faisant allègrement l'impasse sur la syllabe finale et sur toute étude linguistique sérieuse de ces termes.

Le manque de rigueur, dont Ahmed fait preuve en matière étymologique, est tout aussi flagrant dans l'usage abusif qu'il fait du terme Karra. Ce dernier figure dans l'intitulé de sa thèse « La nation dazagara ou karra (faussement appelée « Toubou ») : Introduction à son histoire et à sa civilisation ».

À ce propos, il y a lieu de rappeler les faits suivants. Les Karra sont des nomades tchadiens qui se dénomment comme tels, et qui sont connus aussi sous le nom de Kréda. Il s'agit d'une importante tribu de bouviers, qui constitue l'une des composantes majeures du monde toubou méridional. À l'époque coloniale, ces pasteurs se concentraient dans la dépression du Bahr-el-Ghazal, immédiatement au nord-est du lac Tchad, mais ils nomadisent aujourd'hui plus loin vers le sud en raison de la péjoration du climat. Ces éleveurs sahéliens parlent la langue des Toubou du sud, le *daza-ga* ou « langue des Daza », mais ils se considèrent comme distincts des autres Daza qui parlent la même langue qu'eux. Dans le vaste ensemble des Daza-ga-da (ou Daza-ga-ra), c'est-à-dire des locuteurs de la langue des Daza, les Karra ou Kréda sont donc un élément parmi beaucoup d'autres.

Ceci n'empêche pas Ahmed d'extrapoler, dans le titre même de sa thèse comme dans son contenu, en prenant la partie (les Karra) pour le tout (les Dazagara). Quant à la critique qu'il formule du terme « Toubou », elle rejoint celle d'autres auteurs et tient au fait que ce terme peut, selon le locuteur, renvoyer à des groupes différents. Il n'est pas utile de revenir ici sur cette controverse assez stérile. Il suffit de préciser dans quel sens un terme est employé. Pour ma part, j'ai choisi de désigner par le terme « Toubou » l'ensemble de ces populations, par simplicité et pour marquer leur convergence socio-culturelle, de préférence à l'expression « Teda-Daza » par laquelle on les désigne également. À vouloir couper les cheveux en quatre, on pourrait aussi les appeler Tedagada-Dazagada, ce qui ne serait pas faux non plus.

Un autre terme surprend dans le titre de la thèse d'Ahmed, c'est celui de « nation ». Il est plutôt saugrenu quand on songe à l'extrême diversité et au manque de cohésion politique de ces groupes nomades, même si ces traits de société n'excluent pas une certaine unité culturelle que j'ai soulignée dans mes travaux. Il est clair en tout cas que la « nation dazagara » qu'étudie Ahmed englobe aussi les Teda, bien qu'ils parlent un dialecte différent, le *teda-ga*. Ceci n'est jamais qu'une façon supplémentaire de prendre la partie pour le tout.

Le désir de cet auteur de porter la « nation dazagara » au pinacle transparait tout au long de sa thèse et le porte à bien des conclusions hâtives. La critique détaillée en serait longue et fastidieuse, tant les données mobilisées sont nombreuses, mais émaillées de travers de méthode non moins abondants. L'objectif de ce travail est clairement de tout mettre en œuvre pour établir l'origine « égypto-méroïtique » de cette « nation dazagara », en mettant l'accent

sur les mouvements de population et les échanges qui ont pu se produire au fil des longs siècles considérés.

À cet égard, c'est d'ailleurs un point de vue qui prend de façon utile le contrepied de la tendance fréquente à considérer les Toubou comme un monde à part, retranché sur lui-même. Les Teda du Tibesti, notamment, sont décrits comme inexpugnables dans leur massif abrupt, isolé loin au milieu des sables du Sahara. Mais cette citadelle naturelle ne les empêche pas d'en sortir, et comme les autres Toubou de voyager sur de très longues distances, quand ils y trouvent leur intérêt. Jean Chapelle (1957) ne dit d'ailleurs rien d'autre quand il qualifie le Tibesti de « pôle d'attraction et de diffusion » dans l'histoire des migrations qu'il s'efforce de retracer au fil des siècles passés.

3 - Du IX^e au XIX^e siècle

Après l'antiquité, des écrits arabes anciens apportent quelques données sur l'histoire des Toubou. Ce sont, notamment, ceux des géographes Al Idrissi au XII^e siècle, puis de Léon l'Africain au XVI^e siècle, ainsi que la chronique des sultans de l'empire Kanem-Bornou (Lange 1974).

Ce sultanat, rappelons-le, s'est constitué vers le IX^e siècle dans la région du Kanem, qui borde le lac Tchad au nord. Il connut son apogée aux XI^e et XII^e siècles avant de s'effondrer à la fin du XIV^e siècle. Les survivants, s'enfuyant vers l'ouest, se réfugièrent au Bornou, province située aujourd'hui en Nigeria à l'ouest du lac Tchad. Un nouveau royaume s'y développa. À la croisée des principaux axes commerciaux, il devint une puissance soudanaise de premier plan. Après son apogée au XVI^e siècle, il perdura jusqu'au XX^e.

Les Toubou n'ont joué qu'un rôle marginal dans l'histoire de ces deux royaumes, situés à la périphérie méridionale de leur domaine. Ils fournirent aux sultans des épouses. Mais ces alliances n'assuraient qu'une sécurité toute relative aux caravanes en partance vers le nord depuis le lac Tchad, qui traversaient, via les oasis du Kawar et du Fezzan, les franges occidentales du pays toubou.

Les démêlés avec les Touareg sont une autre composante de l'histoire de ces nomades, et se poursuivent sur plusieurs siècles. Le désert du Ténéré, dans l'Est du Niger, sépare le pays touareg côté ouest, de celui des Toubou côté est. C'est une zone tampon, dont la traversée est difficile en raison de l'absence de puits, ce qui réduit les échanges entre ces groupes hostiles. Toutefois, la grande caravane des Touareg traversait le Ténéré chaque année, partant d'Agadès vers Bilma, pour rapporter le sel et les dattes des oasis du Kawar. Le contrôle de ces ressources, crucial pour les Touareg, fut la source de maintes tensions avec les Toubou. Les heurts entre eux furent nombreux, dans cette zone comme plus loin vers le nord.

Après la colonisation, quelques traditions orales et généalogies toubou furent consignées au Tibesti par des militaires français. Certaines traversent plusieurs siècles. Ces données, s'ajoutant aux précédentes, permettent de reconstituer en pointillé une histoire des Toubou pour les siècles qui précèdent la conquête coloniale. Jean Chapelle, qui fut lui-même militaire et administrateur colonial, en établit une synthèse dans son ouvrage *Nomades noirs du Sahara* (1957). Il y relate essentiellement les migrations de divers groupes au fil des siècles, les scissions, les luttes d'influence, les renversements d'alliance et les razzia.

L'histoire du XIX^e siècle est évidemment mieux connue que celle des périodes précédentes. Sa seconde moitié est marquée par l'invasion d'une tribu arabe, venue du Nord. Chassés de Cyrénaïque par les Turcs en 1842, les Ouled Sliman déférèrent sur le pays toubou en bandes armées de fusils. Ces armes à feu leur procuraient un avantage énorme, face aux Toubou qui alors n'en avaient pas. Elles leur permirent d'imposer leur présence à la suite d'innombrables conflits.

C'est à cette époque aussi qu'un premier voyageur européen, le médecin allemand Gustav Nachtigal, osa s'aventurer en pays toubou. Il se rendit d'abord en 1869 au Tibesti, dont il faillit ne pas revenir. Il poursuivit ensuite son voyage jusqu'au Bornou, puis à travers le Tchad en compagnie des Ouled Sliman. Il a livré de son périple un témoignage d'une richesse exceptionnelle, aussi saisissant que précis, notamment sur la situation misérable qui prévalait au Tibesti lors de sa visite, trente ans avant la conquête coloniale.

Vers fin du XIX^e siècle la confrérie musulmane Senoussiya, venue elle aussi de Cyrénaïque, implanta quelques centres en pays toubou, mais ne put s'opposer à la conquête française au-delà de 1900.

4 - La période coloniale

La conquête du Tchad fut tardive. Elle ne se mit en place qu'après la convergence vers le lac Tchad de trois missions militaires françaises venues respectivement de l'ouest, du nord et du sud. Elle fut scellée en 1900 par la victoire sur Rabah, un aventurier venu du Soudan qui s'était emparé depuis peu du royaume du Bornou. Mais les vastes espaces où nomadisent les Toubou, loin au nord du lac Tchad, n'avaient été que traversés. Ils n'étaient pas conquis. C'est en 1914 seulement que le Tibesti fut occupé par les militaires français, mais il fut vite abandonné avec la Première Guerre Mondiale. Il ne fut réoccupé ensuite qu'en 1929.

L'installation d'un poste militaire à Bardaï, au Tibesti, permit à l'ethnologue Charles Le Cœur d'y séjourner, de 1933 à 1935, et d'y faire des enquêtes approfondies sur la culture teda. Ses travaux ont aujourd'hui valeur historique, même si sa mort en 1944 mit un terme brutal à une carrière scientifique prometteuse (Baroin 1988). Par ailleurs, c'est dans les années 1930 également que deux militaires basés au Tibesti, Requin et Schneider, recueillirent par écrit des généalogies et des traditions orales locales évoquées ci-dessus.

Vingt ans plus tard, de 1955 à 1962, l'officier Louis Caron occupa des fonctions administratives dans le nord du Tchad. Nous lui devons un témoignage précieux sur la situation de l'époque et le fonctionnement de la justice chez les Toubou (Caron 1988).

Hormis ces quelques travaux, il est regrettable de constater que les archives coloniales n'apportent que très peu d'indications sur l'histoire, la culture ou la vie sociale des Toubou. Elles témoignent surtout des difficultés à contrôler ces pasteurs, le plus souvent qualifiés sommairement de « pillards ».

5 - L'histoire post-coloniale

Le Tchad obtint son indépendance en 1960. Mais les abus de ses nouveaux dirigeants, originaires du Sud du pays, provoqua dès 1966 une révolte des paysans et éleveurs du Nord,

dans laquelle les Toubou furent impliqués. Une très longue guerre civile s'ensuivit. Cette histoire houleuse a été étudiée en détail par l'historien néerlandais Robert Buijtenhuijs, qui a publié à ce propos deux ouvrages très volumineux (1978, 1987). Cependant, les conséquences de ces conflits sur la vie sociale des nomades n'ont pas été étudiées. Du point de vue démographique, les pertes n'ont pas été chiffrées mais l'hémorragie a été énorme dans la classe des hommes valides, celle des guerriers qui se sont joints en masse aux mouvements de rébellion.

Ces révoltes portèrent au pouvoir des gens du Nord, ce qui entraîna nombre de Toubou à quitter la rude vie nomade pour le confort des villes. Cette urbanisation, bien que partielle, fut source de profonds changements dans les modes de vie de ces nouveaux citoyens et dans leurs relations avec les membres de leurs parentèles restés en brousse. Leurs répercussions sur la vie sociale générale des Toubou restent à mesurer.

6 – Conclusion

Ces quelques pages ont mis l'accent, trop rapidement sans doute, sur quelques repères connus dans l'histoire des Toubou. Elles témoignent de beaucoup d'incertitudes, car le manque de données surtout pour les périodes les plus anciennes rend les évolutions difficiles à retracer. Notre objectif, loin d'un bilan exhaustif, se bornait à évoquer quelques étapes de cette histoire. Mais surtout, nous avons voulu souligner une règle générale qui s'applique ici à l'évidence : il est vain de chercher à construire un savoir, là où les matériaux pour l'élaborer sont insuffisants, voire inexistantes. Il importe d'abord, dans un tel cas, de cerner nos lacunes et d'admettre que l'histoire des Toubou, en l'absence d'éléments nouveaux, restera largement perdue dans les sables du Sahara.

REFERENCES

AHMED, Mahamadi. 1993. « La nation Dazagara ou Karra (faussement appelée "Toubou") : Introduction à son histoire et à sa civilisation ». Thèse de Doctorat, Histoire, sous la direction de Jean Devisse, Université Paris 1, 463 p.

BAROIN, Catherine. 1985. *Anarchie et cohésion sociale chez les Toubou : les Daza Kécherda (Niger)*. Cambridge : Cambridge University Press/Paris : Editions de la Maison des sciences de l'homme, collection "Production pastorale et société", 456 p. (ouvrage publié avec le concours du CNRS).

BAROIN, Catherine (éd.). 1988. *Gens du roc et du sable - Les Toubou. Hommage à Charles et Marguerite LE CŒUR*, Paris : Editions du C.N.R.S., 286 p. (Réédition 2002 par CNRS Editions).

BAROIN, Catherine. 2003. *Les Toubou du Sahara central*, Paris : Editions Vents de sable, 176 p. + 40 photos.

BUIJTENHUIJS, Robert. 1978. *Le Frolinat et les révoltes populaires du Tchad, 1965-1976*, La Haye : Mouton, 526 p.

BUIJTENHUIJS, Robert. 1987. *Le Frolinat et les guerres civiles du Tchad (1977-1984) : la révolution introuvable*, Paris : Karthala / Leiden, Pays-Bas : Afrika-Studie Centrum, 479 p.

CARON, Louis. 1988. Administration militaire et justice coutumière en Ennedi au moment de l'Indépendance. In : BAROIN, Catherine (éd.), *Gens du roc et du sable - Les Toubou. Hommage à Charles et Marguerite LE COEUR*, Paris : Editions du C.N.R.S., 286 p. (Réédition 2002 par CNRS Editions), pp. 87-110.

CHAPELLE, Jean. 1957. *Nomades noirs du Sahara*, Paris : Plon, 456 p. Réédition 1982, Paris : L'Harmattan.

FROMENT, Alain. 2007. Composantes du peuplement du Cameroun, in SEIGNOBOS, C. (dir.), *Atlas de l'Afrique : Cameroun*. Paris : Jeune Afrique, pp. 76-77.

LANGE, Dierk. 1974. *Contribution à l'histoire dynastique des Kānem-Bornū (des origines jusqu'au début du XIX^e siècle)*, thèse de 3^e cycle d'Histoire, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, 2 vol., 282 p. (avec une traduction du *Dīwān al-salaṭīn Bornū*, chronique des souverains de l'empire Kānem-Bornū).

LE QUELLEC, Jean-Loïc. 1998. *Art rupestre et préhistoire du Sahara*, Paris : Payot et Rivages, 616 p.

NACHTIGAL, Gustav. 1879-1889. *Sahara und Sudan, Ergebnisse sechsjähriger Reisen in Afrika*. Berlin : Weidmann (vol. I et II) / Leipzig : Brockhaus (vol. III).

NACHTIGAL, Gustav. 1971-1987. *Sahara and Sudan*. Traduction et édition anglaise par Allan G. B. Fisher et Humphrey J. Fisher, London : Hurst.

REQUIN (lieutenant). 1935. Les clans téda du Tibesti, *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, pp. 55-59 et 259-264.

SCHNEIDER (capitaine J.). 1936. Le Département du Borkou-Ennedi-Tibesti, *Revue des Troupes coloniales*, XXX, pp. 10-51.

SCHNEIDER (capitaine J.). 1939. Le Tibesti, *Bulletin de la Société des recherches congolaises*, 27, pp. 5-93.